Enquête

Archives de la revue Enquête

5 | 1997

Débats et controverses

Remember the « Strong Programme » ?

Le « programme fort » à l'épreuve de la mémoire

Remember the “Strong Programme”? Putting the “Strong Programme” to the Test of Memory

David Bloor

Traducteur : Rosine Feferman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1063>

DOI : 10.4000/enquete.1063

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1997

Pagination : 55-68

Référence électronique

David Bloor, « Remember the « Strong Programme » ? », *Enquête* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 22 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/1063> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/enquete.1063>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2020.

Remember the « Strong Programme » ?

Le « programme fort » à l'épreuve de la mémoire

Remember the “Strong Programme”? Putting the “Strong Programme” to the Test of Memory

David Bloor

Traduction : Rosine Feferman

- 1 *Remembering*, de F. C. Bartlett¹, fait partie des livres que j'ai découverts lorsque j'étais étudiant en psychologie expérimentale à Cambridge. Cette étude est un classique et son auteur, Sir Frédéric Charles Bartlett (1886-1969) fut président de Cambridge et l'un des premiers psychologues expérimentaux à être élu membre de la Royal Society de Londres. La publication de *Remembering* date de 1932 mais sa lecture était encore obligatoire dans les années soixante. Ce livre me fit grosse impression. Deux points me sont spécialement restés à l'esprit, que j'appellerai « première et seconde lois de Bartlett » ; c'est moi qui les nomme ainsi et Bartlett ne les a pas présentés de cette façon. Permettez-moi de vous dire quelles sont ces lois et de vous expliquer comment elles ont été confirmées.

Les deux lois de Bartlett

- 2 La première loi de Bartlett pourrait s'appeler la « Loi de la complexité » (*complexity*). Elle dit que la complexité d'une réponse est fonction de la complexité de l'organisme qui répond, et non de la complexité du stimulus. Bartlett s'intéressait à la mémoire et travaillait dans l'ombre du grand précurseur Ebbinghaus. Celui-ci étudiait la mémoire et l'oubli en utilisant de simples syllabes dénuées de sens. Il voulait éliminer du matériel à mémoriser tout effet émanant d'une familiarité antérieure ou d'un quelconque intérêt particulier et avait donc vidé de sens les stimuli utilisés. Il espérait de cette façon mettre à nu le mécanisme même de la mémoire, sans se soucier de l'expérience passée, de la formation passée, de l'attention, de la motivation ou d'autres

variables. Bartlett rejeta cela et sortit l'étude de la mémoire hors du laboratoire pour la placer dans un cadre naturaliste. Il affirmait que des stimuli apparemment simples comme des syllabes dénuées de sens ne provoquent pas des réponses de simple ou pure mémoire. C'est toujours l'organisme entier qui va répondre. C'est pourquoi la complexité d'une réponse n'est pas fonction de la complexité du stimulus mais de celle de l'organisme qui répond.

- 3 Comment les réponses au « programme fort² » illustrent-elles cette loi ? Pour faire le lien, il me faut commencer par affirmer que le programme fort est lui-même vraiment très simple. L'idée de base est la suivante : tout comme les psychologues expérimentaux exercent leur curiosité scientifique sur le processus de cognition individuelle, on peut généraliser et exercer cette curiosité scientifique sur la cognition collective. Au cœur de notre compréhension collective du monde réside cette institution impressionnante qu'est la science, voyons donc ce qui se passe lorsque nous essayons de connaître la science scientifiquement. S'agit-il réellement d'une idée simple ? Et si je faisais un tour de passe-passe ? Je parle, par exemple, de connaître scientifiquement la science, mais cette formule, qui utilise deux fois le mot « science », peut sembler compliquée et non pas simple. Certains diront qu'elle présuppose la chose même qu'il faut étudier, par conséquent la recherche n'est pas nécessaire (parce que nous connaissons déjà la réponse) ou bien elle est impossible (parce que nous ne connaissons pas la réponse et donc nous ne savons pas comment nous y prendre). Je peux prédire en toute confiance que, en raison de leur formation et de leurs prédilections intellectuelles, de nombreux sociologues et philosophes jetteraient un rapide coup d'œil sur un tel processus de pensée et concluraient que ce projet de connaître la science scientifiquement est fort suspect. De façon quelque peu illogique, les critiques penseront qu'il « privilégie » la science ou qu'il « privilégie » une façon particulière d'en rendre compte. On peut, ici, saisir en partie la complexité de la réponse qui a été générée.
- 4 Je vais essayer d'aller plus loin. Est-il aussi faux et aussi suspect méthodologiquement d'essayer de connaître la science scientifiquement ? Bartlett n'a-t-il pas été obligé de se fier à sa mémoire lorsqu'il a écrit son livre sur la mémorisation ? Les psychologues instrumentaux ne doivent-ils pas utiliser exactement les mêmes processus cognitifs et perceptifs que ceux qu'ils étudient ? Bien sûr que si, et pourtant cela ne menace pas, dans la pratique, l'intérêt de leurs découvertes, cela ne diminue pas leur capacité à progresser. Comment font-ils pour se débarrasser de cet ahurissant tour de passe-passe méthodologique ? Et s'ils le peuvent, pourquoi ne le pourrions-nous pas ? Je pense que nous le pouvons aussi. Il nous faut voir que le seul « privilège » dont jouissent les psychologues est de faire usage des facultés sur lesquelles ils font des recherches, c'est-à-dire qu'ils se servent des choses elles-mêmes et non d'un quelconque compte rendu ou d'une théorie particulière sur ces choses. Aucun compte rendu, aucune théorie ne sont « privilégiés ». J'étais d'avis, et je le suis encore, qu'on peut faire de même en sociologie des sciences à condition d'avoir acquis, et de pouvoir considérer comme admis, certains « instincts » quant à la façon de procéder « scientifiquement ». Bien sûr, au sens propre, ce ne sont pas des instincts, ils sont acquis culturellement. Le fait est qu'il nous faut certaines habitudes d'esprit plutôt qu'un compte rendu ou une théorie. Il nous les faut pour commencer et pour pouvoir continuer, ce sont des ressources (tout comme nos systèmes de mémoire et de perception en sont) mais leur usage ne préjuge pas de l'orientation de notre conduite. Il peut y avoir certaines limites cachées, de type

métaphysique, incluses dans une telle procédure – on ne peut rien y faire – mais, dans le même temps un grand nombre peuvent être découvertes, ou se révéler.

- 5 Je pensais naïvement que tout le monde serait séduit par cet objectif foncièrement simple. Je savais qu'il pourrait y avoir quelques résistances, fondées sur les idées de Durkheim à propos de la base intouchable et « sacrée » de nos règles sociales les plus profondes, mais j'avoue ne pas avoir pensé qu'il s'agirait d'autre chose que d'un effet résiduel. J'ai grandement sous-estimé la façon dont une idée aussi simple, reposant uniquement sur des « instincts » scientifiques très répandus et bien enracinés, pourrait susciter une réponse englobant toute l'incroyable complexité de l'« organisme » social que nous aimons appeler le « milieu universitaire ».
- 6 Pour expliquer pourquoi tant de réponses au programme fort avaient peu de rapport avec les mots sur le papier, il me faut en venir à la deuxième loi de Bartlett. On pourrait l'appeler la « Loi de la conformité » (*conventionalisation*). À la place des syllabes dénuées de sens d'Ebbinghaus, Bartlett a étudié la mémoire en utilisant des bribes de véritable culture vivante. Il repérait des histoires et des mythes populaires appartenant à un groupe ethnique et les présentait aux membres d'un second groupe ethnique qui étaient ses cobayes. Il a étudié ce qu'il advenait de la mémorisation de ces histoires en demandant à ses cobayes de s'en souvenir plus tard, puis à nouveau encore plus tard, etc. Il a constaté une transformation graduelle dans la façon dont l'histoire était mémorisée, mais cette transformation avait des propriétés sociologiques intéressantes. D'abord, l'histoire était progressivement simplifiée : elle perdait des détails caractéristiques de la culture d'origine, mais de telle manière que la dissonance par rapport à la seconde culture s'en trouvait réduite. Ensuite, la version remémorée de l'histoire commençait même à s'enrichir de détails qui, bien sûr, étaient tirés de la deuxième culture. Ainsi, à nouveau, l'histoire était modifiée pour correspondre à la culture de la personne qui s'en souvenait. Ces processus sélectifs et constructifs ont démontré à Bartlett le caractère à la fois créatif et modelé culturellement des mécanismes responsables de la mémoire. Il a appelé ce processus la « mise en conformité ».
- 7 Permettez-moi de vous donner rapidement un exemple de mise en conformité dans la rédaction des critiques. En voici une, tirée d'un récent article de Stephen Cole³, publié dans un livre intitulé *The Flight from Science and Reason*. Un de mes propres articles sur le programme fort y est décrit comme ayant une « orientation néo-marxiste⁴ ». Il est assimilé au marxisme en dépit du fait que ni Marx, ni le marxisme, n'ont eu droit à plus qu'une simple mention dans tout ce que j'ai pu écrire. Cole prend pour cible un article intitulé « Durkheim and Mauss Revisited⁵ ». Comme l'indique le titre, je parlais de Durkheim, et non de Marx, mais Durkheim n'est pas du tout cité par Cole. L'un des exemples dont je me suis servi dans cet article parlait du travail historique (dû principalement à Margaret Jacob et Jack Jacob) sur ce qu'on appelle la « philosophie corpusculaire » qui fut le fondement théorique du travail des premiers scientifiques modernes comme Robert Boyle et Isaac Newton ; la doctrine de la passivité de la matière en est une des caractéristiques intéressantes. Le travail de ces historiens a suggéré que l'attrait pour cette idée de la passivité de la matière reposait en partie sur son utilisation sociale. Cela permettait de construire une théorie de la matière qui pouvait être utilisée comme modèle d'une possible organisation de la société⁶. Cole ne mentionne pas non plus la passivité de la matière. Au lieu de cela, il reconstitue la thèse de l'article ainsi : selon Bloor, « la loi de Boyle était influencée par ses croyances

politiques conservatrices⁷ ». Il n'était pourtant fait aucune allusion à la loi de Boyle dans mon article. Pas plus d'ailleurs que je n'y qualifiais Boyle de « conservateur ». (J'ajouterais que Cole n'offre aucune alternative, ou mieux aucune solution, au problème posé : pourquoi Boyle et Newton ont-ils soutenu que la matière était passive ?). On peut ainsi voir comment certains détails sont laissés de côté alors que d'autres sont rajoutés, tout cela pour faire que la chose dont on se souvient rentre dans les catégories culturelles marquantes. Plutôt que d'assimiler mon essai à une anthropologie durkheimienne, il est mis en conformité avec la catégorie « marxisme », plus commode pour la polémique. Je n'ai pas d'objection majeure à une telle étiquette, même si je ne l'utiliserais pas moi-même, et j'aurais attendu d'un sociologue comme Cole qu'il soit sensible aux différences entre Marx et Durkheim. Mais, étiquettes mises à part, je pense que Sir Frédéric aurait pu se montrer fier du Professeur Cole pour lui avoir fourni une si belle illustration de sa loi.

Devenir réflexif

- 8 On pourrait avoir l'impression que je me contente d'utiliser les lois de Bartlett pour rire des critiques, en disant qu'ils ont mal mémorisé ou mal compris ce qu'ils critiquent. Ce serait là une utilisation limitée et unilatérale. Cela irait aussi à l'encontre de l'esprit du programme fort que d'insinuer que les autres seraient déterminés causalement par de telles lois alors que nous, les sociologues, ne le serions pas. Si les lois de Bartlett sont vraiment profondes, elles doivent s'appliquer à nous-mêmes aussi bien qu'à nos critiques. Nous aussi, nous fournissons nécessairement des réponses compliquées et complexes aux choses simples et directes qui nous sont dites. Nous aussi, nous sommes amenés à stéréotyper, complexifier et conformiser le travail de nos critiques. Personne ne fait cela de façon délibérée et si cela l'était, il s'agirait d'un autre processus que celui que décrivait Bartlett. Nous faisons ces choses sans le savoir. Nous pouvons sentir qu'une question ne parvient pas à rendre justice à notre position, et donc, au lieu d'y apporter une réponse directe, nous nous mettons à expliquer pourquoi la question n'est pas posée correctement. En considérant que la question donne des indications sur des attitudes sous-jacentes, nous pouvons répondre à ces dernières, plutôt qu'à la question elle-même. En toute bonne conscience, et avec l'intention d'en arriver au cœur du problème, nous illustrerons ainsi la première loi de Bartlett. Vu la complexité de nos débats, cela nous conduira à des simplifications nécessaires pour exposer, selon nous, la véritable logique de la question, et par là même nous obéirons à la seconde loi de Bartlett.
- 9 Que devient alors le discours rationnel ? Si notre machinerie cognitive fondamentale est sélective et créative, de la façon décrite par Bartlett, il est difficile de voir comment nous pouvons enchaîner des arguments rationnels les uns aux autres. À ce stade, certains philosophes font comme si nos esprits étaient faits de deux parties différentes dont une seule serait soumise aux lois causales, alors que l'autre, plus rationnelle, pourrait être mobilisée pour surmonter ces tendances déplorable. Mais nous nous trouvons alors face à un dilemme. D'un côté, l'idée navrante que nous sommes condamnés à nous comprendre de travers. De l'autre, un dualisme et un transcendantalisme nous éloignant du monde réel de la cognition étudié par Bartlett et ses collègues scientifiques. Si nous désirons être des individus à la fois scientifiques et

réalistes et raisonnables et rationnels, comment allons-nous arriver à comprendre la situation ? Pouvons-nous échapper au dilemme ?

- 10 Voici une issue possible : peut-être peut-on fabriquer un grand nombre de mécanismes, ayant chacun un « défaut » individuel caractéristique, afin que leur interaction produise un mécanisme collectif qui ne possède pas ce défaut. Les défauts pourraient être fabriqués pour s'annuler. En d'autres termes, nous devons passer des processus psychologiques aux processus sociologiques. Laissez-moi vous donner l'exemple d'une démarche sociologique de cette nature. Sa source pourra surprendre : elle vient du travail de Karl Popper qui est célèbre pour son plaidoyer en faveur de ce qu'il appelait la « falsifiabilité critique ». La science et la rationalité, disait-il, sont véhiculées par la critique : le dogme est mauvais et protège l'erreur de l'effet libérateur de la critique. La science doit donc être dénuée de dogme. Mais, pourrait répliquer un critique, n'est-ce pas grandement irréaliste ? Ne savons-nous pas que les gens sont dogmatiques et que la capacité à l'autocritique leur fait cruellement défaut ? Il semblerait que Popper ait été d'un optimisme désespérant en ce qui concerne la nature humaine parce qu'il voulait construire une institution autocritique à partir d'individus qui ne se critiquent pas. Ce serait sous-estimer Popper. Il est logiquement possible que la science soit autocritique en tant qu'institution, même si aucun scientifique n'était capable de l'être. Le secret réside dans le fait de trouver le bon arrangement social. Si l'on peut trouver une personne dogmatique qui en critique une autre, alors le dogme devient collectivement critiqué. L'idée de Popper était que nous avions besoin d'un système social pluraliste ou, mieux encore, d'un système social compétitif. De cette manière, nous pouvons parvenir à une autocritique au plus haut niveau même si elle en est absente au plus bas.
- 11 L'idée de Popper nous offre un modèle pour transcender les lois de Bartlett, mais il faut l'affiner et le compléter. Tout d'abord, il nous faut supposer quelque chose comme une tendance naturelle, de type généralisé, nous prédisposant à nous surveiller, nous sanctionner et nous critiquer les uns les autres et à être sensibles à de telles sanctions émanant des autres. De cette manière, les tendances individuelles et subjectives à assimiler, construire et « conformiser » peuvent être maîtrisées. Mais, deuxièmement, nous ne devons pas insister uniquement sur la sanction négative. Si le résultat définitif nous permet d'éviter une atomisation déshumanisante, ou un individualisme anarchique, nous devons être capables d'expliquer l'émergence de schémas communs de croyance. La sanction et le contrôle doivent travailler de façon concertée afin de défendre ou de soutenir quelque chose de positif, et cet aspect du sujet n'a pas encore été prévu.
- 12 Pour satisfaire ce besoin, remarquez que les mécanismes de Bartlett peuvent engendrer des problèmes dans certaines conditions, mais dans d'autres ils deviennent des avantages indéniables. Ces « défauts » peuvent travailler pour nous plutôt que contre nous. S'ils ne l'avaient pas fait, il serait difficile de voir comment ils auraient évolué. Leur contribution positive est que des organismes réagissant réciproquement sur la base d'une machinerie cognitive de ce type deviendront graduellement de plus en plus comparables les uns aux autres. Leurs représentations internes du monde convergeront, de telle sorte que les organismes se ressembleront davantage, cognitivement. Ils partageront ce que Bartlett appelait un « schéma », ou représentation conventionnelle, qui deviendra la base du fonctionnement du processus qui l'a engendré au départ. Si nous combinons cet effet avec une tendance généralisée à la sanction, comme celle que nous venons de poser comme principe, nous fabriquons

un mécanisme collectif ayant une caractéristique fascinante. Il engendrera quelque chose de très semblable à une norme sociale ou à une institution sociale, mais, bien sûr, une norme et une institution cognitives. Les mécanismes de Bartlett prennent par conséquent un sens évolutionniste parce qu'ils sont merveilleux pour la création d'institutions. Ils « font répéter » le système, c'est-à-dire qu'ils le mettent en marche puis le soutiennent une fois qu'il a été créé⁸.

- 13 Je voudrais attirer votre attention sur deux éléments importants de ce raisonnement. Premièrement, l'idée que les mécanismes de Bartlett fonctionnent, pour ainsi dire, pour le bien et pour le mal, est très caractéristique de la psychologie expérimentale. Voici ce que dit sur ce thème Donald Broadbent, un des éminents chercheurs du laboratoire de psychologie de Cambridge⁹ : « Malgré des années d'effort psychologique, on n'a pas encore réalisé largement dans notre culture qu'un homme peut voir quelque chose qui n'est pas arrivé, et qu'il le fait précisément au travers des mécanismes du système qui, dans d'autres cas, le fait voir avec précision¹⁰. » Il n'y a pas deux mécanismes psychologiques, un pour la perception véridique et un autre pour la perception erronée, de la même façon que, pour Bartlett, il n'y avait pas deux mécanismes, un pour les bonnes conformisations qui conduisent à la solidarité sociale et un autre pour les mauvaises qui divisent et amènent à l'incompréhension. En général, on a besoin d'une explication causale unique qui traite, si j'ose dire « symétriquement », des deux. Voici, alors, une des provenances du postulat de symétrie du programme fort¹¹ : on peut le voir comme bien ancré dans la pratique de la psychologie expérimentale de Cambridge.
- 14 La seconde chose à remarquer c'est que j'ai traité ici de certains traits fondamentaux d'ordre social et cognitif, en clair les conditions *sine qua non* pour qu'existent et émergent des normes et des institutions. Il faut convenir que ma présentation était simple et schématique mais, quels que soient ses défauts, le domaine dans lequel ces remarques se placent est, je l'espère, indéniable : il s'agit du fondement même de la vie sociale. Je tiens à insister sur ce point parce que cette question souffre d'une large incompréhension. C'est devenu un lieu commun parmi les critiques du programme fort de dire que ses partisans traitent la « nature », ou le monde physique, comme un problème, mais considèrent que la société n'en est pas un¹². Je ne prétends pas que ce que je viens de dire sur la façon dont les normes pouvaient être accélérées par les mécanismes de Bartlett constitue en soi une réponse suffisante à ces critiques. Mais cela peut nous rappeler que le véritable état des lieux ne ressemble pas à la description de ces critiques. Ces thèmes sociologiques fondamentaux ont longtemps été une préoccupation pour les partisans du programme fort. La nature même de la réalité sociale a souvent été une question centrale. Un tel besoin est évident et, effectivement, inévitable. La connaissance de la nature, qui fait partie de la culture, est une facette de la vie collective. Considérer le savoir comme problématique, c'est considérer la réalité sociale comme problématique ; et, inversement, traiter la réalité sociale comme problématique signifie tôt ou tard affronter le caractère du savoir. Des thèmes de ce genre ont été étudiés en profondeur par Barry Barnes¹³. De la même façon, Steven Shapin a illustré en détail dans ses ouvrages la thèse selon laquelle le problème de l'ordre cognitif est le problème de l'ordre social¹⁴.

Pas un seul exemple ?

- 15 La « mise en conformité » signifie que certains modèles de pensée stéréotypés, ou « schémas », parviennent à un certain statut à l'intérieur d'un groupe. Ils deviennent des « normes » maintenues au cours de l'interaction. Des idées de ce type ont joué un rôle important dans les études empiriques sur les transformations du savoir scientifique. Ce qu'on pourrait appeler « les études d'accueil » sont en étroite conformité avec le paradigme de Bartlett : prendre à un groupe un élément de culture et étudier sa transformation une fois qu'il a été absorbé dans la pensée d'un autre groupe. Andrew Warwick en donne un bel exemple avec son récit détaillé de la réception que reçut la théorie de la relativité d'Einstein à Cambridge¹⁵. Il affirme que Cambridge avait compris l'article d'Einstein de 1905 très différemment de l'Allemagne. En réalité, il n'y avait même pas de compréhension partagée au sein de Cambridge. Bien que ce fût un sujet mineur, il y avait, avant 1905, deux écoles travaillant dans le domaine qu'on connaîtra plus tard sous le nom de « théorie de la relativité ». Un de ces groupes était rassemblé autour du mathématicien Cunningham, l'autre autour du physicien Campbell. Cunningham, qui venait de la formation mathématique hautement spécialisée de « Tripos¹⁶ », voyait dans le travail d'Einstein une contribution à une approche fondée sur certaines techniques et transformations mathématiques. (Elles dérivait d'une technique connue sous le nom d'« inversion », thème favori des examens de « Tripos »). Campbell, embrassant l'esprit timidement différent du Cavendish Laboratory, comprenait l'article d'Einstein en fonction de ses implications pour sa propre version de la relativité. Celle-ci s'adaptait aux orientations courantes du travail expérimental, utilisait le modèle des tubes de Faraday et était fabriquée avec des techniques mathématiques différentes de celles utilisées par Cunningham, et aussi plus simples. Ces deux scientifiques et leurs collègues ne se « méprenaient » pas sur le sens de l'article d'Einstein, ils se contentaient de le lire. Leurs réponses n'étaient pas, et ne pouvaient pas être simplement déterminées par ce qui était écrit sur les pages qu'ils avaient devant les yeux. Les exigences d'intelligibilité et de communication impliquaient qu'ils consacraient à l'article d'Einstein toute l'étendue des ressources interprétatives à leur disposition, et ces ressources étaient différentes dans chaque cas. Chacun d'eux « mettait en conformité » le sens des mots, des équations et des concepts qu'ils rencontraient avec les schémas que les groupes auxquels ils appartenaient s'accordaient à considérer comme vrais et selon les significations qui y fonctionnaient comme monnaie d'échange intellectuelle.
- 16 La capacité de Warwick à réaliser une telle analyse avec l'acuité mathématique indispensable dans ce cas fait de son travail un exemple remarquable. Ce n'est pas une critique que d'observer que le modèle explicatif sous-jacent n'est pas, en lui-même, original. À la lumière de ce fait, il est intéressant de revenir à l'article de Cole, cité plus haut, et de réfléchir à son affirmation selon laquelle il n'existe pas un seul exemple, à sa connaissance, qui puisse constituer un cas réel et bien documenté dont le contenu de connaissance serait influencé de façon significative par des facteurs sociaux. L'article de Warwick réfute Cole, comme tous les travaux du même ordre. En clair, ce qui apparaît à certains d'entre nous comme une manifestation de la détermination sociale du contenu doit être pour Cole quelque chose d'autre. Il pense que ceux qui croient que le contenu du savoir est influencé de façon significative par des variables sociales ont une définition peu minutieuse soit du terme « social », soit du terme « connaissance »,

ou des deux. Selon sa formule, ils n'ont pas clairement défini leurs variables indépendantes et dépendantes.

- 17 Examinons soigneusement les spécifications méthodologiques de Cole et voyons comment elles se rapportent au type de travail historique fourni par Warwick. Pour présenter ses arguments, dit Cole, le sociologue du savoir doit montrer que le « contenu cognitif (au sens où l'avait accepté la communauté scientifique) s'avère prendre telle tournure plutôt que telle autre à cause d'un certain processus social¹⁷ ». L'accent mis ici sur la causalité est tout à fait juste. C'est la stipulation de l'acceptation par la communauté scientifique qui mérite examen. Pour Cole, le sociologue doit prouver l'existence d'une influence sociale agissant sur quelque chose de plus que le fait de « faire de la science ». L'influence doit s'exercer sur ce qu'il appelle un « résultat de savoir ». Ceci est défini comme « un morceau de science qui a été accepté par la communauté scientifique et qui est donc entré dans le noyau du savoir de la discipline¹⁸ ». Cole veut introduire l'exactitude méthodologique dans les façons de faire afin de compenser ce qu'il appelle, de façon assez malveillante, les astuces rhétoriques¹⁹ des constructivistes. L'exactitude méthodologique est certainement souhaitable mais je ne pense pas que les formulations de Cole lui-même soient aussi fines à cet égard qu'elles devraient l'être. Il a spécifié une série de conditions *suffisantes* pour la démonstration de l'influence sociale, mais il agit comme s'il avait fourni des conditions *nécessaires*. En cela, je pense qu'il se trompe. Je voudrais indiquer qu'il n'existe aucune bonne raison pour considérer l'impressionnant article de Warwick comme autre chose qu'une démonstration de l'influence des variables sociales sur les résultats du savoir. Les variables sociales dont il s'agit sont les traditions locales de travail et les résultats sont les lectures particulières de ce qui plus tard fut institutionnalisé comme la théorie de la relativité²⁰.

Comment s'est terminée l'expérience

- 18 Imaginons une raison pour laquelle un critique de la sociologie du savoir pourrait, sur les traces de Cole, confondre conditions suffisantes et conditions nécessaires. Supposez que quelqu'un croit aux deux choses suivantes. 1) Le savoir « vrai » est entièrement déterminé par son objet, donc tous les facteurs résiduels et subjectifs porteraient atteinte à son statut. Il pense en termes de jeu à somme nulle avec un échange entre « nature » et « société ». Toute affirmation faite par les sociologues à propos de l'influence sociale est entendue comme un déni correspondant du rôle de la réalité. 2) Lorsque le savoir finit par être accepté par la communauté scientifique, il est presque certain qu'il s'agit de savoir « vrai », il doit donc avoir été dépouillé de toute influence sociale. Lorsqu'elles sont correctement conduites, les expériences sur un sujet donné sont finalement conclues par les experts qui tombent alors d'accord pour nous fournir, sur cette question, le contact sans intermédiaire avec la réalité, caractéristique du véritable savoir. Un tel critique soutiendrait que toute affirmation sociologique significative doit concerner ces cas fixés et établis qui sont les seuls exemples du savoir vrai.
- 19 En clair, une telle procédure défavoriserait d'avance les sociologues du savoir. Si quelqu'un pouvait mettre à jour un quelconque parti pris, préjugé, mythe ou conformisation, à l'œuvre dans les expériences, cela montrerait tout simplement que le processus nécessaire à la création du savoir « vrai » n'a pas encore suivi son cours. Tout

ce que le sociologue pourrait appréhender serait immédiatement disqualifié comme étant un exemple du genre de choses avec lesquelles il devrait être aux prises, ce ne serait pas du savoir vrai. La position du critique est donc une tautologie déguisée. Encore plus insidieusement peut-être, une telle position fixe une frontière qui entrave le flot des inférences inductives absolument certaines. Bien sûr, le noyau solide d'aujourd'hui, le savoir scientifique et ésotérique va devenir extrêmement difficile à analyser sociologiquement, mais il ne devrait pas y avoir de raison pour que les conclusions correctes et inductives sur le caractère de ce savoir ne puissent être fondées sur d'autres exemples à la portée de tous, par exemple des historiens des sciences. Rejeter ces derniers et les traiter comme s'ils avaient échoué à satisfaire les conditions nécessaires à une analyse correcte, amènerait à condamner l'inférence inductive sur le savoir « vrai ». Bien sûr, c'est ce qu'aimerait faire celui qui souscrit aux deux croyances que nous venons de décrire. Il croirait ainsi protéger la science contre ses détracteurs, exactement comme le fait Cole.

- 20 J'espère que personne ne pensera que, en énonçant ces hypothèses, je ne fais que mener des combats d'arrière-garde. Qui croit encore en ces choses maintenant, en dehors de quelques « positivistes » résiduels ? Pour commencer, vieilles ou pas, de telles batailles ont éclaté de nouveau et les principes fondamentaux doivent être réaffirmés. J'ai aussi le sentiment que la plupart de ceux qui pensent qu'ils ont laissé derrière eux le « positivisme » démodé se bercent probablement d'illusions. Mais Cole n'est pas ma seule cible. D'autres critiques du programme fort, appartenant à ce que l'on nomme communément le « constructivisme », travaillent avec exactement les mêmes stéréotypes. Ceux d'entre vous qui connaissent bien la critique de Bruno Latour contre le programme fort y reconnaîtront une stratégie étonnamment similaire²¹. Lui aussi pense que la sociologie joue un jeu à somme nulle avec les idées de nature et de société, c'est pourquoi il rejette ce qu'il comprend comme le principe de symétrie du programme fort en faveur de sa propre vision généralisée. Il n'est par conséquent pas surprenant que les critiques, comme Cole, trouvent en Latour un allié sur ce point. Il réaffirme leurs doutes sur la sociologie du savoir. Leurs pires craintes leur sont renvoyées et confirmées.
- 21 Contre quelle culture est-il préférable de comprendre le programme fort ? Je veux dire : quelles sont les hypothèses sur lesquelles il est réellement fondé. J'ai essayé d'en communiquer l'essentiel, pour ce qui est de mon travail personnel, en utilisant le livre de Bartlett et en montrant (en citant Broadbent) comment une position causale et « symétrique » émerge naturellement de l'étude du processus cognitif en psychologie expérimentale (du moins, dans sa version de Cambridge). Il existe des différences évidentes entre la psychologie et la sociologie, mais, souvent, ces différences sont accentuées par des frontières disciplinaires inutiles et tout à fait contingentes. Le destin de l'ouvrage classique de Bartlett en est un exemple typique. À un moment, dans le chapitre intitulé « Conformisation », l'auteur a étudié le développement des appareils utilisés pour le repérage de nuit des attaques aériennes – qui avait commencé durant la Première Guerre mondiale. Il s'intéressait au rôle du travail d'équipe, dans le développement et dans le fonctionnement de ces systèmes, ainsi qu'aux différents styles nationaux de technologie qui en résultaient. La partie pertinente, que Bartlett décrivait (*a posteriori*, ce qui est assez frappant) comme un exemple de « constructivité sociale²² », ne fait pas plus d'une page et elle est, en fait, sommaire. Sommaire ou non, le fait est qu'en 1932, Bartlett avait effectivement amorcé une pratique de sociologie des sciences et de la technologie²³. Certains aspects de l'intérêt de Bartlett pour ce

genre de problèmes pratiques, et souvent militaires, furent repris dans la psychologie appliquée, mais la « constructivité sociale » ne le fut pas. Conformément aux loismêmes de Bartlett, sa contribution fut « conformisée ». On s'en est souvenu de façon sélective, en l'ajustant pour qu'elle s'adapte au schéma dominant de la discipline qui émergeait, la psychologie expérimentale, et, bien sûr, sa « constructivité sociale » fut oubliée.

NOTES

1. . F. C. Bartlett, *Remembering. A Study in Experimental and Social Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1932.
2. . Le « programme fort » se présente comme le programme de recherche d'une sociologie de la connaissance qui se doit de respecter quatre principes essentiels : « 1. Être causale, c'est-à-dire s'intéresser aux conditions qui donnent naissance aux croyances ou aux stades de connaissance observés. Les croyances ont bien sûr des causes autres que sociales. 2. Être impartiale vis-à-vis de la vérité ou de la fausseté, de la rationalité ou de l'irrationalité, du succès ou de l'échec. Chacun des termes de cette dichotomie doit être expliqué. 3. Être symétrique dans son mode d'explication. Les mêmes types de causes doivent expliquer les croyances "vraies" et les croyances "fausses". 4. Être réflexive : ses modèles explicatifs doivent s'appliquer à la sociologie elle-même. Ce principe, comme le précédent, répond à la nécessité de disposer d'explications générales. C'est une condition évidente, sans laquelle la sociologie serait en contradiction permanente avec ses propres théories. » Cf. D. Bloor, *Sociologie de la logique. Les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandore, 1983, p. 8 [trad. française de *Knowledge and Social Imagery*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1976]. Cf. également B. Barnes, D. Bloor et J. Henry, *Scientific Knowledge. A Sociological Analysis*, Londres, Athlone, 1996. Pour une mise au point d'ensemble, D. Pestre, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales HSS*, L, 1995, p. 487-522 [N.d.R.].
3. . S. Cole, « Voodoo Sociology. Recent Developments in the Sociology of Science », in P. R. Gross, N. Levitt et M. W. Lewis, eds, *The Flight from Science and Reason*, New York, New York Academy of Sciences, 1996, p. 274-287.
4. . *Ibid.*, p. 275.
5. . D. Bloor, « Durkheim and Mauss Revisited. Classification and the Sociology of Knowledge », *Studies in the History and Philosophy of Science*, 13, 1982, p. 267-297.
6. . La signification de l'argument de Jacob est devenue claire pour moi grâce à l'étude de S. Shapin, « Social Uses of Science », in G. S. Rousseau et R. Porter, eds, *The Ferment of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, p. 93-139.
7. . S. Cole, « Voodoo Sociology. Recent Developments in the Sociology of Science », *op. cit.*, p. 275.
8. . Cf. B. Barnes, « Social Life as Bootstrapped Induction », *Sociology*, XVII, 1983, p. 524-545, et J. Haugeland, « The Intentionality All-Stars », in J. E. Tomberlin, ed., *Philosophical Perspectives. Action Theory and Philosophy of Mind*, Ataxadero, Ridgeview, 1990, p. 383-427.
9. . D. E. Broadbent, *In Defence of Empirical Psychology*, Londres, Methuen, 1973.
10. . *Ibid.*, p. 163.
11. . Par « symétrie », j'entends le principe selon lequel la forme d'explication utilisée par un sociologue ne devrait pas dépendre de sa propre évaluation de la vérité de la croyance à

expliquer. Ce que nous considérons comme vrai est juste aussi problématique, sociologiquement, que ce que nous considérons comme faux. Dans les deux cas, ce qui pose problème ce sont les causes locales et contingentes de la crédibilité.

12. . On peut trouver des affirmations de ce type dans les écrits de B. Latour (comme son article « One More Turn After the Social Turn », in E. McMullin, ed., *The Social Dimensions of Science*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1992, p. 272-294). Elles ont, par exemple, trouvé un écho dans l'ouvrage de J. Rouse, *Engaging Science*, Ithaca, Cornell University Press, 1996.

13. . B. Barnes, « Social Life... », *op. cit.*, et *The Nature of Power*, Cambridge, Polity Press, 1988.

14. . S. Shapin, *A Social History of Truth. Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago, Chicago University Press, 1994 ; S. Shapin et S. Schaffer, *Leviathan et la pompe à air* [1985], Paris, La Découverte, 1993.

15. . A. Warwick, « Cambridge Mathematics and Cavendish Physics. Cunningham, Campbell and Einstein's Relativity 1905-1911 », Part. 1 : « The Uses of Theory », *Studies in the History and Philosophy of Science*, 23, 1992, p. 625-656 ; Part. II : « Comparing Traditions in Cambridge Physics », *ibid.*, 24, 1993, p. 1-25.

16. . Nom latin toujours utilisé à l'université de Cambridge pour désigner certains diplômes [N.d.R.].

17. . S. Cole, « Voodoo Sociology. Recent Developments in the Sociology of Science », *op. cit.*, p. 280.

18. . *Ibid.*, p. 278.

19. . *Ibid.*, p. 280.

20. . Cole établit aussi une nette distinction entre les catégories « faire de la science » et « résultats du savoir ». En fait, il existe de nombreuses raisons, provenant, par exemple, de la tradition terre à terre du pragmatisme, pour douter que cette distinction puisse être maintenue au niveau fondamental. N'est-il pas raisonnable de considérer que le savoir est enchâssé dans la pratique scientifique ?

21. . Voir en particulier B. Latour, « One More Turn After the Social Turn », *op. cit.*

22. . F. C. Bartlett, *Remembering...*, *op. cit.*, p. 276.

23. . Malheureusement Bartlett ne donne ni références ni citations pour étayer son exemple. Pour l'utiliser comme exercice dans l'histoire des approches « constructivistes », il serait intéressant de retrouver les fondements de ses observations.

RÉSUMÉS

L'article propose une défense de la sociologie du savoir scientifique appelé le « Programme fort ». (Le « Programme faible » offre seulement une explication sociologique de l'erreur ou de la déviation). Le « Programme fort » considère que tous les énoncés de savoir ont besoin d'une explication de leur crédibilité. L'article propose de mettre en relation la position sociologique avec une position analogue développée par les psychologues de Cambridge à la suite de Sir F. C. Bartlett. Les comparaisons s'appuient sur les propositions de la monographie classique de Bartlett, *Remembering*.

This paper offers a defence of the approach to the sociology of scientific knowledge called « the strong programme ». (The « weak » programme only offers sociological explanations of error or deviation ; the « strong » programme sees all knowledge claims as needing an explanation of

their credibility.) The approach of the paper is to relate this sociological standpoint to an analogous position developed by Cambridge psychologists following the lead of Sir F. C. Bartlett. Comparisons are drawn with the doctrines of Bartlett's classic monograph, *Remembering*.

AUTEURS

DAVID BLOOR

David Bloor (Université d'Edimbourg) est le directeur de la *Science Studies Unit*. Outre *Knowledge and Social Imagery* [1976], Chicago-Londres, Chicago University Press, 1991, il a publié deux livres sur Wittgenstein, *Wittgenstein, A Social Theory of Knowledge*, Londres, Macmillan, 1983 et *Wittgenstein, Rules and Institutions*, Londres, Routledge, 1997.